

concoure à la « résilience » progressive de ce témoin quasi millénaire d'une cité forgée par les ambitions de Guillaume le Conquérant (1035-1087). Cette abbaye des champs, autrefois environnée de clos, prairies et vergers que la toponymie actuelle évoque encore, resta longtemps à l'écart des nuisances urbaines. Devenue le siège de l'administration régionale en 1983, elle a recouvré, après avoir bénéficié d'une réhabilitation raisonnée, un peu de sa quiétude monastique tout en s'ouvrant au public.

HISTORIQUE

La fondation de l'abbaye bénédictine de la Trinité vers 1059 : de la sanction expiatoire à la stratégie politique

L'anathème papal condamnant le projet d'union jugé endogame de Guillaume le Bâtard et de Mathilde de Flandre fut prononcé au concile de Reims en octobre 1049. En refusant la dispense de parenté habituellement accordée dans les unions aristocratiques, le pape Léon IX manifestait sa volonté de mieux faire respecter les textes canoniques dans un contexte de réforme de l'Église. Inquiet de la politique expansionniste normande, cet allié du Saint



Guillaume le Bâtard et Mathilde de Flandre visitant le chantier d'une abbaye caennaise. *Chroniques normandes*, 1410-1420. Bibliothèque de Rouen, ms Y26, f°101.



Vue de la crypte. Lithographie de Godefroy I Engelmann tirée de *Antiquités anglo-normandes* de Ducarel (1767), trad. par A.-L. Léchaudé d'Anisy (1823). Bibliothèque de Caen.

Empire romain germanique organisa une coalition, qui se solda par un échec à Civitate en 1053 et sa captivité. Mais ces intimidations eurent peu d'effets face à la détermination politique du septième duc de Normandie. Les enjeux de ce mariage, célébré à Eu vers 1050, étaient bien trop importants pour qu'il y renoncât. L'alliance avec Mathilde, nièce du roi de France Henri I^{er}, allait permettre à Guillaume de tirer parti de la double vassalité, française et germanique, de la Flandre et de ses relations commerciales avec l'Angleterre. En 1059, le pape Nicolas II leva les sanctions canoniques contre les époux en échange de la fondation de deux abbayes et de quatre hôtels-Dieu. Le duc, en fin stratège, transforma cet acte de pénitence en une formidable opportunité politique.

La Normandie occidentale, toujours belliqueuse, était un sujet préoccupant pour Guillaume qui trouva à Caen le lieu idoine pour asseoir son pouvoir au cœur d'un réseau de fondations religieuses et hospitalières.

La branche féminine de l'ordre bénédictin fut appelée pour investir le rebord du plateau entaillé par le cours de l'Orne dominant à l'Orient le point de confluence avec l'Odon. Sur ce site furent édifiés les premiers bâtiments conventuels et l'église dédiée le 18 juin 1066 à la Trinité, appelée à connaître un grand culte à travers le duché. La première église a été érigée sur un plan de type clunisien, basilical

Les bâtiments conventuels (1983-1985)

Les bâtiments et terrains furent acquis du Centre hospitalier régional universitaire en 1983 par l'établissement public régional, avec l'aide de l'établissement public de la Basse-Seine. Le laboratoire d'anthropologie de la faculté de Caen occupait alors l'aile du Pressoir. Les travaux menés au titre des monuments historiques, sous la direction de Georges Duval (1920-1993) concernèrent en priorité le nettoyage des façades, la réhabilitation des voûtes du cloître et de son pavement, des maçonneries de l'escalier d'honneur et des toitures.



Façade méridionale de l'aile nord du cloître se reflétant dans le bassin en hémicycle.

Les jardins (1990-1992)

En décembre 1990, l'établissement public de la Basse-Seine racheta au centre hospitalier le parc d'une superficie de 54 000 m² pour trois millions de francs. À l'issue d'un concours (1991), sa réhabilitation fut confiée aux paysagistes Michel et Ingrid Bourne assistés par un confrère local, Loïc Degroote. Les documents iconographiques du XVIII^e siècle servirent de base à sa conception. L'aménagement d'un rond-point au croisement de l'avenue Georges Clémenceau et de la rue de la Masse ayant été abandonné, il fut décidé de désaxer la nouvelle entrée pour conserver la glacière fermant l'allée centrale. La solution d'un

bassin en hémicycle fut finalement retenue pour séparer le jardin du cloître du parc, engendrant la destruction des fossés secs préexistants attestés au XVIII^e siècle. Inauguré en septembre 1992, le parc a été baptisé du nom de celui qui avait initié sa réhabilitation : Michel d'Ornano.



L'abbaye depuis l'allée secondaire nord.

LE DÉCOR SCULPTÉ DE L'ABBATIALE : DIVERSITÉ DES SOURCES D'INSPIRATION ET PROFUSION ORNEMENTALE (XI^e-XII^e SIÈCLES)

La réflexion de Viollet-le-Duc, dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, sur l'existence d'une véritable école de sculpture d'ornement en Normandie aux XI^e et XII^e siècles, prend tout son sens devant l'importance du décor porté de la Trinité. Son omniprésence pallie en quelque sorte la simplicité du registre décoratif, limité à quelques motifs : frettes, bâtons brisés, dents-de-scie et billettes.

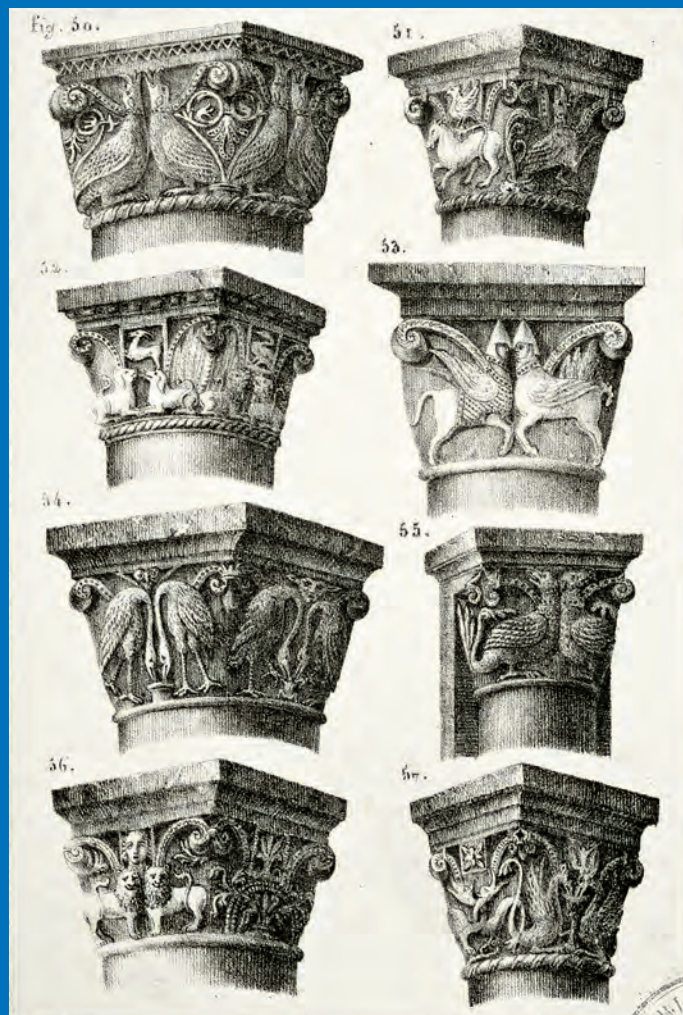
Aux chapiteaux à crochets plus ou moins stylisés des grandes arcades, portant sur leur corbeille une collerette de feuilles lisses, un décor de volutes affrontées ou des masques, succèdent les chapiteaux à godrons des parties hautes. Ces derniers dominent également au niveau du transept où se voient quelques beaux exemples de chapiteaux anthropomorphes et zoomorphes – comme celui de la pile sud-ouest où les cornes affrontées de bœliers forment les volutes d'angle du chapiteau – comparables à ceux de Bernay et de Thaon. Ceux de l'abside (1110-1115), finement sculptés en faible relief, constituent un fleuron du genre, unique à Caen. Ils participent d'un engouement plus général pour le bestiaire orientalisant, qui, s'il est répandu dans l'art roman, n'en est



Baie du chevet.



Détail du chapiteau de la pile sud-est du transept : les têtes cornues des bœliers forment les volutes d'angle du chapiteau orné sur sa corbeille d'un décor végétal et de crossettes.



Chapiteaux de l'abside de l'église, lithographie de Godefroy I Engelmann tirée de *Antiquités anglo-normandes* de Ducarel (1767), trad. par Léchaudé d'Anisy (1823). Bibliothèque de Caen.

pas moins singulier dans la production romane en Normandie. À l'influence des enluminures anglo-normandes, notamment de l'école de Winchester, ou du *Bestiaire*, ouvrage écrit vers 1121 par le poète caennais Philippe de Thaon, doit s'ajouter le contexte des croisades. La possession d'animaux sauvages devint à cette époque l'apanage de la noblesse ; ils occupèrent une place de plus en plus familière dans la symbolique médiévale. Dans l'ancre improbable d'une abside se jouent, grâce au ciseau des ymagiers, les combats oniriques d'animaux inconnus – éléphant et son cornac, lions, cigognes et chimères – autrefois parés d'une polychromie chatoyante.

2 Les parloirs

La décision de reconstruire les parloirs, en 1698, perpendiculairement au chevet de l'église, revient à Gabrielle Françoise de Froulay de Tessé. Converti en logis abbatial, investi et transformé par les communautés religieuses successives dès le siècle suivant, ce corps de bâtiment accolé au flanc ouest du chevet de l'église et à la chapelle du XIII^e siècle a été doublé, avant 1840, par un corps identique et parallèle. Perpendiculaire au bas-côté ouest, celui-ci est relié à l'autre corps par une construction en rez-de-chaussée refaite en 1960 par Pierre Dureuil. Propriété de l'évêché de Bayeux, l'ensemble a été restauré en 1995 et abrite désormais la maison Saint-Gilles et l'aumônerie des étudiants.

4 La cour d'honneur

Les trois ailes des bâtiments conventuels forment la cour ouverte du cloître, qui se prolonge au nord-ouest par une autre cour, dite d'honneur. Bien que d'époques différentes, ces deux cours présentent une élévation quasi identique, selon un rythme ternaire, qui confère au site une grande unité architecturale. L'installation de l'Hôtel-Dieu dans les bâtiments conventuels engendra la création d'une entrée 3 et d'une cour, que l'architecte

Émile Guy avait prévu de fermer à l'est par un portique qui n'a jamais été réalisé. Le portique ouest (1837-1839) a été érigé sur ses plans dans le prolongement des ailes du cloître dont il reprend l'élévation. Long de soixante-dix mètres, il a été construit en pierre de Caen sur une première assise de soubassement en granit. En son milieu s'élève le passage couvert pris entre seize travées. Les deux pavillons couverts d'un toit à croupes flanquent latéralement la face antérieure du passage couvert. L'inscription « Hôtel-Dieu » se détache solennellement du fronton cintré brisé à volutes surmontant l'arcade axiale. Le décor se résume aux agrafes des arcades et aux médaillons sculptés sous la corniche dans l'axe



Vue de la cour d'honneur depuis l'angle nord-est.

des pilastres du fronton. À l'instar des cloîtres de la Trinité et de Saint-Étienne, le portique est couvert de voûtes d'arêtes doubles déprimées retombant sur des pilastres toscans. Tout comme ce dernier, l'aile Sainte-Anne 5 s'intègre parfaitement dans l'ancien site monastique dont elle adopte l'élévation. Érigée en miroir de l'aile nord du cloître, elle offre quelques différences dans sa partie orientale augmentée de deux travées supplémentaires. La largeur plus importante conférée aux baies centrales trouve son explication dans la destination primitive de l'édifice qui abritait au rez-de-chaussée la buanderie de l'Hôtel-Dieu : les fourneaux logés dans la zone centrale permettaient d'alimenter en eau chaude le lavoir situé dans la moitié occidentale de l'aile, tandis que l'autre moitié était réservée au séchage du linge. Deux avant-corps d'une travée animent la face postérieure de ce bâtiment austère.



Aile Sainte-Anne érigée sur les plans d'Émile Guy (1837-1839).



Élévation sud des parloirs transformés en logis abbatial et son extension au premier plan jouxtant le chevet de l'église.



Vestibule depuis l'escalier d'honneur.

Deux rangées de six colonnes géminées supportent ses voûtes d'arêtes. Sa paroi méridionale concave est percée de trois portes, celle du centre donnant sur le bras est du transept de l'abbatiale. Les portraits des abbesses Anne de Montmorency (1588-1598) et Marie-Aimée de Pontécoulant (1787-1792) furent peut-être ceux accrochés dans le chœur de l'église, comme le montre certaines gravures.

Dans cette aile sont déposés par le musée de Normandie plusieurs fragments du dépôt lapidaire de la Société des anti-qui-aires de Normandie : une statue de saint Jean l'Évangéliste provenant de l'église Saint-Pierre de Caen (niche de l'escalier), des fragments de claveaux de l'église Saint-Samson de Ouistreham (cloître). Des éléments lapidaires placés au-dessus

du vestibule offrent une suite de motifs décoratifs, des godrons et entrelacs perlés aux masques stylisés, au centre desquels se trouve la croix antéfixe qui couronnait autrefois le sommet du pignon de l'abbatiale.

Les caves voûtées de l'aile sud ¹¹ abritent encore les cachots ménagés en 1871 à l'époque du second casernement prussien, dans lesquels furent enfermés les jeunes pensionnaires récalcitrants de l'Hôtel-Dieu, ce dont témoignent quelques graffitis. Au rez-de-chaussée, depuis l'ouest, se succédaient le chartrier (salon des élus) [m], la salle capitulaire ou chapitre* (salle Robert le Magnifique) [n], salle voûtée d'arête retombant sur des colonnes, un vestibule [o], la bibliothèque* (salle Mathilde) [p] précédée d'une pièce carrée* (salle Rollon) [q] et, dans le pavillon oriental, un appartement réservé aux novices (salle German) [r]. Dans les deux dernières [p,q] se voient quelques éléments de mobilier acquis par la Région Basse-Normandie, parmi lesquels une armoire lyonnaise de la fin du XVIII^e siècle, des pièces de tapisserie de la manufacture royale de Beauvais de la fin du XVII^e siècle, un tableau intitulé *le Déjeuner du casseur de pierre* de Guillaume Fouace daté de 1885 et un pupitre de copiste de la fin du XVI^e siècle ou du début du siècle suivant. Les cellules des moniales étaient reléguées à l'étage des trois ailes, tandis que les combles formaient de vastes greniers. Cinquante-cinq cellules individuelles sont recensées en 1790, celles de l'aile nord restant à cette date inachevées.



Ancienne salle capitulaire.

LA « CHAMBRE AUX CHINOIS » (PAPIER PEINT, XVIII^e SIÈCLE), UN EXEMPLE PRESTIGIEUX DE LA POLITIQUE D'ACQUISITION DE LA RÉGION BASSE-NORMANDIE



Vue d'ensemble du panneau central, encre et détrempe sur papier, XVIII^e siècle.

En 1986, la Région Basse-Normandie s'engageait à meubler l'ancienne abbaye bénédictine. Forte d'une centaine d'œuvres, cette collection constitue aujourd'hui l'autre versant de sa politique d'acquisition, mieux connue par les tableaux de « Peindre en Normandie » également exposés dans ce lieu prestigieux. Acquis à l'automne 1996, la « Chambre aux Chinois » en constitue assurément l'une des pièces maîtresses. Composé de quatorze panneaux, ce papier peint à l'encre et à la détrempe ornait au XVIII^e siècle une chambre du château de la Tour situé sur la commune de Saint-Pierre-Canivet. Il évoque la fête du « qingming » ou du printemps, se déroulant à la mi-février, à l'occasion de laquelle les ancêtres étaient invoqués pour obtenir fertilité et richesses, en échange de présents. Sur le panneau central, un cortège de fidèles se dirige vers l'autel des ancêtres autour duquel se concentrent les maisons de familles aisées qui s'égayent. Commandé par Adélaïde de Séran, cet article de luxe destiné à l'exportation témoigne de l'engouement de l'Europe occidentale pour les chinoiseries au XVIII^e siècle, qui marqua l'apogée des échanges commerciaux avec l'« Empire du milieu ». L'œuvre a été remontée après restauration en 2001 dans un salon de réception du rez-de-chaussée de l'Hôtel de Région [a].



Abbaye depuis l'allée centrale du parc.

12 Le parc

Recomposé au début des années 1990 sur un projet de Michel et Ingrid Bourne, le parc possède deux entrées. Au nord-ouest, un jardin à la française a été créé, après la démolition de l'aile du Pressoir, pour former la cour d'honneur. Quatre parterres délimités par un passe-pied et ponctués d'ifs taillés en cône se répartissent autour d'un bassin circulaire où se reflète, dans l'axe, l'ancienne entrée de l'Hôtel-Dieu. En contournant l'aile nord-est, un autre parterre à la française, plus sobre dans ses plantations, magnifie la cour du cloître, au centre de laquelle se dresse la *Parque* échevelée de Claude Quiesse. Un élégant



Mont-Liban depuis le parterre.

bassin en hémicycle, créé en 1992, l'isole du parc. Il remplace des fossés secs, attestés au XVIII^e siècle, qu'un petit pont, délimité par un portail rustique, permettait de franchir. Le dessin du parc s'inspire du tracé des jardins projeté au milieu du XVIII^e siècle, sans reproduire cependant les deux premiers parterres de broderies qui peut-être ne furent jamais plantés. Depuis l'entrée orientale, solennellement marquée par un portail et des grilles créés ex-nihilo, se déroule une large allée bordée de charmilles plantées en quinconce, afin de renforcer l'effet d'alignement des allées de bosquets qui forment un sous-bois à la fois dense et transparent. En contre-



Glacière de l'Hôtel-Dieu.

point s'élance la statue équestre de Gill Tweed, *L'Épilogue est notre prologue*, offerte par la population du Hampshire à celle de Caen à l'occasion du 50^e anniversaire du Débarquement, en 1994. L'allée centrale aboutit en pente douce à un grand parterre engazonné ponctué de vases campanes aux angles, d'où le regard embrasse les bâtiments conventuels. Des alignements de tilleuls bordent les allées secondaires classées au titre des sites en 1932. Au-delà de l'allée secondaire nord étaient plantés des quinconces qui structuraient au XVIII^e siècle cet espace, aujourd'hui investi par un lotissement.

En lisière sud du parc, un lieu de méditation ¹³ planté d'un labyrinthe de charmilles fut créé sur une butte artificielle en 1839 à l'initiative de la prieure de la communauté. Dix ans plus tard, un cèdre fut planté au sommet pour commémorer le massacre des chrétiens maronites au Liban en 1845. Ceint de hauts murs, encore visibles, s'étendait au sud-est le grand potager de l'abbaye où le jardinier avait sa maison le long de la rue Duguay-Trouin (actuellement Vaubenard). Reléguée au fond du parc, la glacière ¹⁴ rappelle la conversion hospitalière de l'abbaye. Bâtie au début des années 1820, elle répondait initialement à une nécessité médicale, la glace étant utilisée pour ses vertus décongestionnantes. Orientée nord-est, l'entrée donne sur un couloir coudé afin de restreindre la pénétration de l'air dans la cuve enterrée, couverte d'une coupole hémisphérique appareillée. La fosse a été comblée et recouverte d'une dalle de béton pour accueillir en 1960 la bombe au cobalt utilisée dans le traitement radiothérapeutique des cancéreux soignés dans l'un des pavillons de l'hôpital voisin. Cette activité cessa en 1968, au profit d'un local à polycopie à usage des étudiants en médecine. La glacière est recouverte d'un tertre planté d'arbres, essentiellement d'érables et de marronniers, qui retiennent la terre, constituant un isolant thermique.